

Le Journal des Amis des Musées de Bourges

N° 36

La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

Billet de la Présidente

Ce nouveau numéro de votre journal est consacré à une thématique particulière, le monde allemand et le monde russe. Nous avons effectivement, pour préparer le voyage Berlin-Dresde, proposé cinq conférences : sur Dresde (le compte rendu a été fait dans le numéro 32 du journal), Berlin et Caspar David Friedrich le peintre romantique, pour apporter un avant-goût de ce que découvrieraient les participants au voyage. Le rappel des trois dernières conférences précède le compte rendu très fidèle de notre voyage du mois de juin. Il fut arrosé, il est vrai, mais les merveilles des musées de Berlin et de Dresde, du château Sans Souci et des spectacles de ballet et d'opéra nous ont éblouis et fait oublier les averses.

Petit voyage aussi vers la Russie et sa rencontre avec la France : les ballets russes qui ont apporté un renouveau et un vent de scandale au début du XXème siècle, l'émigration russe et l'arrivée en France de ces francophiles chassés de leur patrie par la terreur bolchevique, leur installation en France et la mémoire de leur religion et de leurs coutumes dont on trouve les traces dans le cimetière orthodoxe de Sainte-Geneviève-des-Bois.

Quelques nouvelles de la restauration du tableau *Oswald et Corinne* : elle progresse de belle façon et j'ai pu le constater lors d'une visite avec quelques membres de la commission Mécénat, chez la restauratrice, en présence de représentants de l'Etat et des Musées, autres contributeurs au financement de cette restauration. Le tableau a été « décrassé », il faut maintenant le « nettoyer » et ensuite « rattraper quelques lacunes » avant son installation fin mars dans une exposition consacrée à George Sand et aux femmes artistes où il ne manquera pas de séduire les visiteurs.

Bonne lecture.

Pierrette Tisserand

Sommaire

P 1	Billet de la Présidente	P 9	Les Ballets russes
P 2 et 3	Berlin : histoire, palais et résidences de Frédéric II	P 10	L'émigration russe
P 4 à 6	Voyage à Berlin et Dresde	P 11	Le cimetière russe de Ste Geneviève-des-Bois
P 7	La Madone Sixtine	P 12	Petite bibliothèque russe
P 8	Friedrich		

BERLIN

L'HISTOIRE, LES PALAIS ET RESIDENCES DE FREDERIC II

Conférences de Fabrice Conan
5 et 19 mars 2025

Le Royaume de Germanie est issu du partage de l'Empire carolingien après le traité de Verdun (843). Le règne d'Otton 1^{er} de 936 à 973 fut marqué par une expansion vers l'est où vivaient des peuples slaves non chrétiens. En 962 il est sacré Empereur par le Pape et Magdebourg, sa capitale, est le siège d'un important archevêché. *Le cavalier de Magdebourg*, statue équestre de 1240 le représente. Il fonde le Saint Empire romain germanique.

L'histoire de Berlin commence assez tardivement. Il est question pour la première fois de Cölln, sur une île de la Sprée, et de Berlin, petit bourg de la rive droite, vers 1220-1240. Ce sont deux villages fondés par le peuple slave des Wendes. Ils se situent dans la Marche du Nord progressivement germanisée et christianisée par Albert l'Ours. Ce dernier était devenu en 1157 Margrave de Brandebourg, du nom de la forteresse qu'il avait prise d'assaut. Les deux villages réunis en 1307 sont appelés Berlin. Le nom « Berlin » dérive d'une racine slave qui signifie « marais » dans une région très humide. Il est aussi associé à l'allemand Bär (ours, le symbole de la ville) par homophonie. Templiers et Cisterciens s'installèrent dans la région. La ville de Berlin n'avait alors que 3000 habitants. En 1359 elle adhéra à la Hanse avec un important commerce de bois, fourrures et céréales. Pour faire face aux razzias des chevaliers brigands, murailles, châteaux et ponts habités furent construits. Appelé en 1415 pour rétablir l'ordre, le Margrave de Brandebourg et Prince-Electeur, Frédéric de Hohenzollern installa à Berlin sa capitale en 1417.

L'église St-Nicolas (patron des commerçants) est la plus ancienne église de Berlin, datée de 1230 pour sa partie romane. Elle possède un grand chœur gothique, un double clocher et fut transformée en église-halle en brique après le grand incendie qui ravagea la ville en 1380.



L'église Ste-Marie, commencée vers 1280 a connu la même évolution. Son clocher est un ajout du XV^{ème} siècle. Cette église est connue pour sa danse macabre

(1484), fresque gothique de 22m de long. La chaire sculptée dans l'albâtre par Schlüter a été achevée en 1703 et le maître-autel baroque fut dessiné par Krüger vers 1762.

Le pavillon de chasse de Grunewald fut bâti en 1452 dans une magnifique forêt pour le Prince-Electeur de Brandebourg Joachim II. C'est l'un des plus anciens bâtiments séculiers de Berlin à avoir survécu. Citons Spandau, au confluent de la Sprée et de la Havel, citadelle construite par un architecte vénitien à la fin du XVI^{ème} siècle, fortification à l'italienne cent ans avant Vauban. La maison du Conseiller à la Cour, Ribbeck, date du début du XVII^{ème} siècle dans un style hollandais. C'est la seule maison de style Renaissance conservée à Berlin.

Le Brandebourg et le Duché de Prusse ont été réunis par héritage en 1618. Pendant la Guerre de Trente Ans, de 1618 à 1648, Berlin s'est fortifiée. Elle dut aussi affronter une épidémie de peste. La population a diminué de moitié mais la ville est demeurée assez sûre, accueillante et bien entretenue. Le traité de Westphalie en 1648 confirma les conquêtes du Brandebourg. Berlin accueillit beaucoup de calvinistes en particulier des huguenots français (plus de 3000) après l'abolition de l'Edit de Nantes en 1685. La plupart étaient commerçants ou artisans et créèrent des manufactures. Entre 1677 et 1681 le château de Köpenick fut construit pour le Prince-Electeur de Brandebourg et Duc de Prusse Frédéric III dans un style baroque. En 1701, le Brandebourg et le Duché de Prusse constituèrent le Royaume de Prusse. Frédéric III de Brandebourg sera le premier Roi sous le nom de Frédéric 1^{er}.



Son fils Frédéric-Guillaume 1^{er} (1713-1740) organisa une grande armée. Berlin devint la capitale du Royaume de Prusse en 1740. Des conseillers se firent construire de belles résidences. Le palais Monbijou fut habité par Sophie-Dorothee, épouse de Frédéric-Guillaume 1^{er}.

Frédéric II roi de Prusse de 1740 à 1786 poursuivit les aménagements de Berlin : Lustgarten, avenue Unter den Linden, Arsenal de style baroque avec des sculptures de Schlüter, grand Forum, cathédrale Ste-Edwige, Opéra, Palais du Prince Henri, ancienne Bibliothèque de style baroque (surnommée la « Kommode »), place du marché des gendarmes avec l'église des Français et l'église allemande, Porte de Brandebourg s'inspirant des Propylées d'Athènes avec au sommet un quadrigue et la déesse de la Victoire... Rues et avenues quadrillèrent la ville et la population passa au XVIII^{ème} siècle de 50 000 à 140 000 habitants, venant de partout, les 5/6 ièmes n'étant pas nés à Berlin.

.../...

.../...

Frédéric II avait une cour brillante. Ce fut un monarque éclairé, passionné de musique, de peinture, de littérature, de philosophie....Ce fut aussi un Roi conquérant qui annexa la Silésie et participa au partage de la Pologne.

Le Château de Berlin fut la résidence de la dynastie des Hohenzollern. Le premier château Renaissance a été érigé de 1443 à 1451 au bord de la Sprée. Frédéric 1^{er} l'a reconstruit dans un style baroque italien, avec l'architecte Schlüter remplacé en 1706 par Von Göthe et Böhme. C'était une résidence de 3 étages avec 2 cours intérieures. Le double escalier des Géants conduisait à l'enfilade des appartements d'apparat notamment la galerie de portraits avec de grandes tapisseries historiques, la salle des chevaliers, la salle de la Princesse Elisabeth ... Les pièces étaient magnifiquement agrémentées de décors en stuc. En 1716, sous Frédéric-Guillaume 1^{er}, le cabinet d'ambre a été offert à Pierre le Grand de Russie, alors en visite à Berlin. Après les incendies causés par les bombardements de février 1945, le Château a été entièrement détruit en 1950 par dynamitage. Il fut remplacé par le Palais de la République lui-même détruit après la réunification. De 2013 à 2020, trois des façades d'origine furent refaites à l'identique mais la quatrième, celle donnant sur la Sprée est de conception moderne. Il accueille le Forum Humboldt, centre interdisciplinaire mêlant l'art, la culture et la science, un musée ethnologique et beaucoup d'expositions.



Près du village de Lützow, le château de Charlottenburg est un des plus beaux exemples d'architecture baroque (influence italienne du château royal

de Turin). En 1695, le futur Frédéric 1^{er} y avait fait construire un Palais d'été pour son épouse Sophie-Charlotte de Hanovre. Passionnée de musique, de théâtre et de sciences, elle attira les meilleurs artistes et savants de son temps. Elle mourut en 1705 et ce Palais prit le nom de Charlottenburg. Il avait été agrandi en 1701 avec un grand dôme central. Frédéric II commanda la construction d'une aile neuve. Dans le vieux château, se succèdent une trentaine de pièces avec des salons d'apparat, le cabinet des Porcelaines (2700 porcelaines chinoises), la jolie chambre rouge avec des fils d'or, la somptueuse chapelle avec le grand aigle noir de Prusse etc ... Dans l'aile neuve ce sont les appartements de Frédéric II et de somptueuses salles des fêtes dont la grande galerie dorée où se donnaient bals et concerts



(style rococo avec des stucs verts, roses et dorés). Des tableaux célèbres sont présentés notamment *l'Enseigne* de Gersaint, *l'Embarquement pour Cythère* de Watteau et quelques œuvres de Boucher et Chardin. Les appartements de Frédéric-Guillaume II sont plus intimistes.

Dans la cour d'honneur se dresse la statue équestre du Grand Electeur, chef-d'œuvre de Schlüter (1703). Un beau jardin à la française s'étend derrière le château. Au nord du lac, en direction de la Sprée, se trouve le Belvédère. Il abrite une exposition historique de la Manufacture royale de porcelaines de Berlin.

A Potsdam, le château de Sans-Souci construit après 1744 présente une majestueuse façade avec un escalier monumental. C'est une splendide demeure rococo dotée d'un



vestibule d'entrée orné de grandes colonnes en marbre blanc. Un tableau de Von Menzel montre Frédéric II jouant de la flûte dans la salle de musique, accompagné au clavecin par un fils de Jean-Sébastien Bach. Dans la salle de marbre, des dîners réunissaient autour d'une table ronde, de grands esprits, par exemple Voltaire qui séjourna dans le château (cf le tableau de Von Metzels). Les invités y avaient leur chambre. Frédéric II imposait l'usage du français à la cour. Sa bibliothèque en bois de cèdre était riche de plus de 2000 volumes en langue française. Dans le vaste parc, six terrasses plantées de vignes et plusieurs jardins de styles différents ont été créés. Une galerie des Peintures fut le premier édifice d'Allemagne conçu pour abriter un musée. A l'extrémité ouest du parc, un Nouveau Palais à la gloire de la Prusse, de style baroque, surmonté d'un dôme, fut construit de 1763 à 1769. Frédéric II voulait démontrer que son pays n'était pas ruiné après la Guerre de Sept Ans. Ce Nouveau Palais comporte plus de 200 pièces richement décorées. Citons une salle en forme de grotte marine qui surprend par son décor avec des incrustations de verres, de minéraux, de coraux et de coquillages. Admirez la grande Salle de Marbre (immense salle de bal), la riche décoration des appartements de Frédéric II, partout des collections de peintres célèbres, des sculptures, un luxueux mobilier (par exemple une magnifique commode rococo décorée de marqueterie d'écaillé, de nacre et d'ivoire) et le théâtre installé dans l'aile sud. Les communs sont de style néo-palladien.

Potsdam fut pour Frédéric II et la Prusse ce que fut Versailles pour Louis XIV et la France.

Annick Pailleret

SCHÖNES BERLIN WUNDERBARES DRESDEN

Voyage du 4 au 11 juin 2025

Pour un beau voyage, ce fut un beau voyage et nous allons faire un sort rapide aux récriminations :

1° A Berlin comme à Dresde, il a plu ... mais que peut-on y faire ?

2° Nous n'avons pas fait de photo du groupe devant la Brandenburger Tor : nous l'avons faite à Potsdam puisqu'à Berlin ... il pleuvait !

3° Dans les musées, il y avait trop à voir. Ne nous plaignons pas ; rien qu'à Berlin, on compte 179 musées, or nous ne sommes entrés que dans 3 d'entre eux !

Tous ces (énormes) reproches ayant été formulés, passons aux choses sérieuses. Tout d'abord, que penser des deux villes découvertes par le groupe ?



Berlin quartier Mitte avec unter den linden

Commençons par Berlin. Un beau livre de Gisela Budée et Toma Babovic (Ellert & Richter Verlag GmbH, Hambourg 2013) a pour titre *Schönes Berlin*. Berlin la belle ? Difficile à croire lorsqu'on l'a découverte dans les années 60 ... Mais c'est pourtant vrai aujourd'hui et Berlin ne cesse de surprendre ses visiteurs. Berlin ne manque pas d'espaces verts (le Tiergarten, 270 ha de bois en plein cœur de la ville !) et songeons aux jardins potagers ou de plaisance, soigneusement entretenus qui bordent la route entre l'aéroport et Mitte, le centre-ville. Berlin est aérée : les architectes de la reconstruction ont su raison garder. Berlin est propre : nous pouvons lever les yeux sans craindre d'écraser quelque déjection canine.

Et Dresde ? Dresde n'a presque rien à envier à la capitale. Si quelques efforts de reconstruction avaient été faits de 1945 à 1989, celle-ci n'a vraiment pris son essor que depuis la réunification ... et n'est pas encore terminée. La ville est aérée, certaines places étant d'une surface impressionnante, comparables à certaines places polonaises (mais au XVIIIe s, Auguste III de Saxe ne fut-il pas roi de Pologne ?).

Un petit reproche : les restaurateurs ont tenu à utiliser, pour les monuments « copies d'ancien » pierres neuves et pierres noircies par « l'incendie », ce qui donne à leur ouvrage un curieux air de damier.

Ne les blâmons pas : les 13 et 14 février 1945, la ville de Dresde fut victime d'un bombardement au phosphore ; certains historiens avancent le nombre de 250 000 morts brûlés, pour la plupart des réfugiés fuyant l'avancée russe : nos désormais amis allemands ont le droit d'en garder le souvenir.

Ceci dit, si la restauration de la ville est toujours d'actualité, si quelques chantiers peuvent gêner la déambulation, tout se fait avec ordre et dans la propreté, comme à Berlin. Comme à Berlin, la circulation automobile à Dresde paraît calme : pas de ces embouteillages qui font le charme des rues parisiennes, un respect des piétons et des nombreux cyclistes. Mais les piétons (même nous !) respectent les petits bonshommes rouges ou verts.

Passée l'évocation du « ressenti » à la découverte des deux villes, parlons maintenant des merveilles que nous y avons vues. A Berlin tout d'abord, dès le premier jour, l'East Side Gallery : qu'on imagine, près de la Spree, un pan du fameux Mur (mur) de 3 km de long orné d'une fresque peinte par 118 artistes venus de 21 pays. Ah ! Le bisou de Brejnev à Honecker ! Tiens, la petite Trabant qui perce le mur ! Puis le car nous emmène juger du style réaliste-socialiste de la RDA le long de la Karl Marx Allée.



Sur le chemin du restaurant, nous découvrons l'une des plus belles places de Berlin : la Gendarmenplatz. Au sud, le deutscher Dom (cathédrale protestante allemande, aujourd'hui musée), au nord le fränzösicher Dom (cathédrale pour les Protestants français, venus en nombre après la révocation de l'Edit de Nantes). Entre les deux, le Konzerthaus, où se donnent de nombreux concerts mais pas le ballet contemporain que plusieurs d'entre nous ont applaudi à l'Opéra. Devant les marches de la salle de spectacle, la statue en marbre du grand poète Schiller que les nazis avaient mise au rencart.

Le lendemain, 5 juin, nous partons, à pied, vers Museum Insel (l'île des musées).

Au passage, un coup d'œil à l'Arsenal, à la statue équestre de Frédéric II, à l'Université Humboldt, à la bibliothèque engloutie (le 10 mai 1933, Erich Kästner, écrivain, vit, depuis l'Université, brûler par des SA et des SS, 22 000 livres, dont les siens, livres mis à l'index), enfin au Neue Wache où se trouve l'émouvante sculpture de Käthe Kollwitz *La Mère et son fils mort*.

L'île des musées : 5 musées, excusez du peu, nés de la volonté de Frédéric-Guillaume IV (1795-1861) d'établir « un sanctuaire pour l'art et la science » en face du Palais de Berlin. Si le Pergamon Museum est fermé (restauration), le Neues Museum, malgré son nom, nous projette dans l'Antiquité, surtout égyptienne.

.../...

.../...

Au centre, seule dans une pièce octogonale, éclairée par un puits de lumière au-dessus d'elle, Nefertiti, « la Belle est venue » nous attend depuis plus de 3000 ans ! Surtout pas de photo, c'est interdit.

Pour compléter, au 3^e niveau, admirons quelques objets anciens : les trouvailles de Schliemann sur l'emplacement de Troie (des copies, les Soviétiques ayant raflé les originaux et se gardant bien de les rendre), le fameux Berliner Goldhut, curieux chapeau en or d'1 m de haut ayant appartenu à quelque chaman voici 3000 ans.

Nous retournons sur l'île l'après-midi pour découvrir l'Alte Nationalgalerie ; dès le 1^e étage, une merveille : la double statue en marbre de Louise et Frederike von Preussen par Schadow, mais aussi *La Vague* de Courbet et d'autres peintres français du XIX^e s (Delacroix, Daumier, Pissaro etc) ainsi que des œuvres d'un remarquable peintre berlinois que les Français méconnaissent, Adolf Menzel. Au 3^e étage, des tableaux de Caspar David Friedrich, beaux et souvent étranges (*Moine au bord de la mer*).

Le jour suivant, départ en car vers l'ouest de Berlin, à travers le parc du Tiergarten, en passant par la grosser Stern (la grande étoile) ornée en son centre de la Siegessäule (colonne de la Victoire) célèbre, entre autres, par le film de Wim Wenders *Les ailes du désir* ; et ce long trajet nous amène au château de Charlottenburg. Lorsque l'Electeur de Prusse Frédéric III le fait construire pour son épouse Sophie-Charlotte (princesse remarquablement intelligente ... et francophile), le bâtiment s'appelle Schloss Lietzenburg.

A la mort, à 37 ans, de sa femme, Frédéric le baptise Charlottenburg. La statue équestre de Frédéric II le Grand nous accueille. Nous visitons la nouvelle aile (Neuer Flügel), chère à Frédéric : fastueuses salles des fêtes et surtout des tableaux de ce XVIII^e s qu'adorait le roi : *L'enseignement de Gersaint*, *L'embarquement pour Cythère* d'Antoine Watteau, mais aussi Boucher, Lancret ...

Sophie-Charlotte avait vu, en France, les jardins de Le Nôtre. Elle demanda à Godeau, élève de Le Nôtre, un parc « à la française ». Après les désastres de la guerre, le parc est réaménagé originalement : français au centre, anglais autour.

L'après-midi, le groupe quitte le quartier de Charlottenburg et, se rapprochant du centre, gagne celui de Schöneberg : c'est là que s'étire le Kurfürstendamm, longue avenue, autrefois symbole de l'opulence de Berlin-ouest. A son extrémité est, deux églises : l'une tellement endommagée par la guerre que les Berlinois l'ont surnommée « la dent creuse » ; plus sérieusement, c'est l'église du Souvenir. Juste à côté, se dresse la nouvelle église, sublime lorsque le soleil joue à travers ses parois de briques de verre bleu (fabriquées à Chartres).

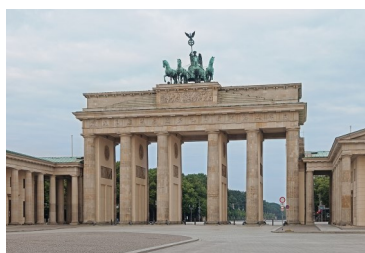
Sur le chemin du retour, nous nous arrêtons au site commémoratif du Mur de Berlin : angoissant et émouvant. Pour terminer, une croisière sur la Spree ; petit regret : le commentaire avec audioguide était sans doute intéressant

mais la version allemande, clamée par haut-parleur sur le pont, gênait fortement l'écoute !

Le samedi 7, après un bref passage par Checkpoint Charly, unique point de passage entre ouest et est pendant presque 50 ans, nous voici arrivés à notre 3^e et ultime musée berlinois : la Gemäldegalerie du Kulturforum. Cette Pinacothèque jouxte la Philharmonie : juste un rapide coup d'œil à cette merveille de l'acoustique construite en 1960 par Scharoun ; il nous faut aller découvrir une des plus importantes collections de peintures du monde : 1170 œuvres européennes du XIII^e au XVIII^e s (et il en reste près de 2000 dans les réserves !). Je ne dirai pas un mot de mes préférences : allez y faire votre choix pour enrichir votre musée personnel !



Ensuite, le Reichstag (chambre des députés) et sa coupole en verre (œuvre de Norman Foster). Si nous n'apercevons pas les députés, une allée en pente douce longeant la paroi de verre permet d'atteindre la terrasse d'où



la vue panoramique sur Berlin est remarquable.

Nous déjeunons au restaurant du Reichstag, puis nous partons, à pied, rejoindre la porte de Brandebourg. Nous y arrivons en même

temps ... qu'une superbe averse !

A l'abri de l'auguste portique, derrière un voile de pluie, nous avons admiré sur la Pariserplatz, l'ambassade de France (architecte : Christian Portzamparc), la DZ Bank (Frank Gehry), l'hôtel Adlon. A 200 m plus au sud, nous profitons de l'accalmie pour nous perdre dans le poignant Mémorial de l'Holocauste (Holocaust-Mahnmal) : un champ de 2711 stèles grises, de tailles différentes, édifié par l'architecte américain Peter Eisenmann, à la mémoire des millions de juifs victimes de la barbarie nazie.

L'après-midi se termine sur la Potsdamer Platz : l'ancien « champ des lapins » de l'époque du mur s'est transformé de nos jours en un moderne ensemble architectural assez impressionnant ; nous admirons surtout le Sony Center d'Helmut Jahn et ses multiples jets d'eau entre lesquels courent, pieds nus, des enfants intrépides.

Dimanche, auf Wiedersehen Berlin ... direction Dresde, mais, au passage, un petit bonjour à Frédéric II le Grand, l'ami de Voltaire, en son château de Potsdam.

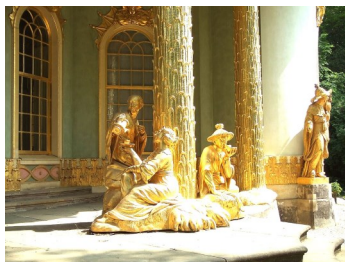
« Sans souci », quel joli nom et quel joli petit château, perché au-dessus de vignes étagées. Le Roi aimait la culture française et, à sa façon, le style rococo : ne parle-t-on pas de rococo Frédéricien ?

.../...

.../...

Tout ici témoigne de ses préférences : l'audio-guide en français, des tableaux de Watteau et de Chardin, un salon de musique décoré par une alternance de glaces et de tableaux d'un 3e peintre français, plus connu à Berlin qu'en France, Antoine Pesne. On n'entre plus dans la bibliothèque du Roi : c'est dommage, nous y aurions aperçu des livres de Voltaire ...

Un petit tour dans le parc pour découvrir un adorable Pavillon chinois (Ah ! la mode du XVIII e !), puis le déjeuner au restaurant Historischen Mühle, le vieux Moulin, et en route pour Dresde.



Dresde, première surprise : dès l'arrivée, le car passe devant un curieux palais mauresque ... qui n'est qu'une ancienne fabrique de cigarettes. Installation à l'hôtel Hilton, puis promenade dans la vieille ville. Mais il est déjà l'heure, pour une douzaine d'entre nous, de se rendre au Semperoper pour voir et écouter l'opéra de Charles Gounod *Roméo et Juliette* : la soprano finlandaise Tuuli Takala et le ténor australo-chinois Kang Wang dans les rôles titres, tous deux remarquables.

Les visites des jours suivants s'articuleront autour du Zwinger, qui était un lieu de festivités. Au XVIIIe s, deux souverains saxons, Auguste II le Fort puis son fils Auguste III, en firent un exceptionnel ensemble de musées.

Les deux jours que nous allons passer à Dresde nous permettront d'avoir une idée, hélas trop partielle, des merveilles accumulées par ces deux Princes (de Saxe) et Rois (de Pologne) et tout cela, dans le Zwinger !

1°- L'Armurerie (Rüstkammer) : duels entre chevaliers enfourchant des montures caparaçonnées, mais aussi armures, épées, sabres, dagues, armes à feu, tout ce dont vous rêvez pour occire votre voisin ...

2°- Les 2 Voûtes vertes (l'Histoire et la Nouvelle) : pour la première, 3000 objets précieux exposés dans 10 salles, cabinet d'ivoire, salle de l'argent doré, salle précieuse etc. Mille objets (seulement !) dans la seconde, mais quelle beauté, quelle diversité ! Or, argent, ivoire, coques de noix de coco, jusqu'à des scènes sculptées dans ...des noyaux de cerises. Et tout cela collectionné par les deux Auguste qui firent de Dresde la Florence de l'Elbe.

3°- La Porcelaine (Porzellansammlung) : Auguste II avait la « maladie de la porcelaine ». Il commença par collectionner des œuvres d'Extrême-Orient, puis il fit créer la Manufacture de Meissen : si, sous la soupière qui vous vient de votre arrière-grand'tante, vous voyez deux épées croisées, prenez en soin : c'est du Meissen ! A Dresde, vous pourrez découvrir l'impressionnante collection des Princes de Saxe.

4°- Le rectangle du Zwinger n'a été fermé du côté de l'Elbe qu'en 1847, par l'architecte qui construisit le Théâtre, Gottfried Semper. Comme on dit Semperoper, on dit Semperbau pour cette longue Gemäldegalerie Alte Meister qui abrite l'une des collections de chefs-d'œuvre les plus extraordinaires. Au risque de me répéter, je vous dirai « venez y faire votre propre choix » : Giorgione, Titien, Le Corrège, Botticelli, Parmigianino, des Flamands (Vermeer), des Allemands (Dürer, Cranach, Holbein), des Français, des Espagnols ...

Mon choix ? *La Madone Sixtine* de Raphaël, *La Vierge à la rose* du Parmigianino, Rosalba Carriera et Bernardo Bellotto. A propos de ce dernier, ne pas le confondre avec son oncle Canaletto dont il emprunta parfois le nom ; il est toutefois célèbre car ses « veduti » de Dresde ou de Varsovie ont permis les restaurations de ces deux villes après la Seconde guerre mondiale.

Et pour le reste de Dresde ? Deux églises et une rue : la Frauenkirche, à deux pas de notre hôtel, entièrement détruite en 1945, et dont la reconstruction est un « symbole de paix et de réconciliation » ; la Kreuzkirche (église de la Croix), émouvante dans sa simplicité ; l'Auguststrasse (ou rue d'Auguste) et sa longue fresque murale dont nous parla longuement Laurent, notre guide.

Un excellent dîner d'au revoir, une dernière averse et, le lendemain, mercredi 11, nous quittons Dresde.

Sur la route de Berlin, un arrêt pour visiter le château de Moritzburg ; d'abord pavillon de chasse, Frédéric-Auguste 1^{er} (le père d'Auguste II le Fort) le fit remanier pour le transformer en château baroque : porcelaines, meubles, costumes, tapisseries, salle des trophées, encore bien des choses à admirer.

Puis ce fut le retour à Paris, avec quelques imprévus qui sont le lot commun à beaucoup de voyages.

Alors, bilan final ? Organisation au top, hôtels confortables, restaurants bien choisis, un guide, Laurent Genest, de grande culture et qui s'avéra excellent berger puisqu'il ne perdit, en route, aucune de ses ouailles.

Que du bonheur, quoi !

Jacques Gauthier



PETITES HISTOIRES POUR UN GRAND TABLEAU

LA MADONE SIXTINE - RAPHAËL



La Madone Sixtine, c'est le dernier tableau entièrement peint de la main de Raphaël, vers 1513-1514. A la droite de la Vierge, saint Sixte est le protecteur de la famille Della Rovere. En sont issus le pape Sixte IV et son neveu Jules II, pape lui aussi. C'est pour ce dernier qu'a œuvré Raphaël, d'où la tiare en bas à gauche ; le tableau ornera le retable de l'église Saint-Sixte à Rome.

En 1754, la peinture est vendue à Auguste III de Saxe

En 1945, les Russes, en guise de butin de guerre, l'emportent, avec d'autres tableaux, à Moscou. Dix ans plus tard, au printemps 1955, ils acceptent de rendre la toile à la République démocratique allemande, mais vont la conserver encore 80 jours pour l'exposer aux yeux de la population soviétique. (voir la 3^e histoire ci-dessous).

Les Putti : ils sont adorables, ces deux chérubins et ils ont inspiré bien des légendes. On dit qu'ils auraient été les enfants du modèle que peignait Raphaël. On dit aussi que le peintre aurait rencontré deux gamins regardant avec mélancolie la devanture d'un boulanger.

En tout cas, ils ont eu leur part de célébrité : timbres à leur minois, tee-shirts, couvercles de boîtes de bonbons, cartes postales, papier d'emballage.

Un destin littéraire ... Heureux la Vierge et son enfant ? A les voir de plus près, on peut en douter : elle paraît triste, il semble affolé. Pourtant, le rideau tiré sur le théâtre des hommes, elle s'avance vers nous d'un pas léger, entre saint Sixte et sainte Barbe. Alors ? Alors nombreux sont les écrivains qui, marqués par la contemplation de l'œuvre de Raphaël, citent cette toile dans un ou plusieurs de leurs

textes : Dostoïevski (*Les Possédés*, *Crime et châtiment*), Nietzsche (*Le voyageur et son ombre*), le poète allemand Novalis, et j'en oublie ...

Mais je n'aurai garde d'oublier celui qui en a parlé le mieux, le plus profondément, le plus humainement : Vassili Grossmann.

Réformé militaire, mais volontaire pour le front, Grossmann est journaliste pour *Krasnaïa Zvezda*, le journal de l'Armée rouge : à ce titre, il sera parmi les premiers à entrer dans les camps d'extermination de Majdanek et de Treblinka. Beaucoup plus tard, ce « Tolstoï » du XX^e siècle écrira une nouvelle : *La Madone Sixtine*. Citons-le « C'était Elle qui foulait de ses pieds nus et légers cette terre vacillante de Treblinka, marchant depuis l'endroit où l'on déchargeait des wagons jusqu'à la chambre à gaz. »

Lui, le juif athée, reconnaît en cette femme et son fils célébrés par les chrétiens « ce qu'il y a d'humain dans l'homme ». Et encore : « La Madone a tout traversé avec nous parce qu'elle, c'est nous, parce que son fils, c'est nous. »

Relisons *La Madone Sixtine* parce que c'est beau. Parce que c'est beau à pleurer.

J G

NB : *La Madone Sixtine* augmentée de *Repos éternel*. Ed Interférences 70 p

Lire aussi de Vassili Grossmann *Pour une juste cause* et surtout sa suite *Vie et destin*

CASPAR DAVID FRIEDRIECH (1774 – 1840) LE CŒUR DU ROMANTISME

Conférence de Fabrice Conan le 23 octobre
2024

En cet après-midi d'automne, grâce à la conférence de Fabrice Conan, de nombreuses personnes non germanistes ont découvert le père fondateur du romantisme en peinture, Caspar David Friedrich.

Son portrait peint par Kügelgen ou ses autoportraits montrent un visage tourmenté, marqué sans doute par les deuils familiaux survenus trop tôt, en trop grand nombre et parfois dans des conditions tragiques. Né dans le nord de l'Allemagne, alors Poméranie suédoise, il suit des études académiques à Copenhague. Puis il s'établit à Dresde où il rencontre un grand succès. Guillaume III et le futur tsar de Russie font l'acquisition de plusieurs de ses toiles.

Friedrich est un homme du nord par naissance et par conviction. Il peint la mer Baltique, le Riesengebirge, préfère la tradition germanique à l'Antiquité et refuse obstinément de se rendre à Rome où il aurait l'impression de perdre son âme.

Le peintre lui-même est très disert sur son œuvre. Les lettres échangées avec Goethe sont également riches en informations. Critiques d'art, artistes, commentent sa peinture. Il semble qu'il ait été, dès ses études, influencé par son maître Abilgaard, connu pour ses paysages ossianiques et son goût pour la mythologie nordique. Il se rapproche en outre d'un

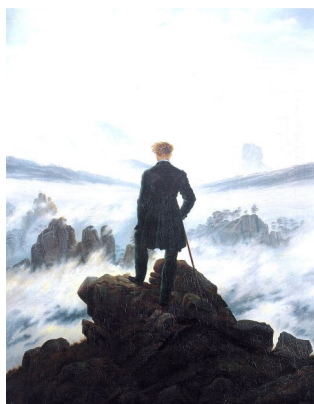


Corbeaux sur un arbre

penseur comme Schleiermacher qui voyait dans la contemplation de la nature un moyen d'approcher Dieu. L'artiste, intercesseur, « ne doit pas peindre seulement

ce qu'il voit en face de lui mais aussi ce qu'il voit en lui ». Cette citation est la clé de son œuvre et définit le travail du peintre romantique face à la nature.

On ne s'étonnera pas que le retable de Tetschen, commandé par le comte Thun-Hohenstein, soit le fruit d'un traitement peu conventionnel où la présence divine est suggérée par des effets de nature.

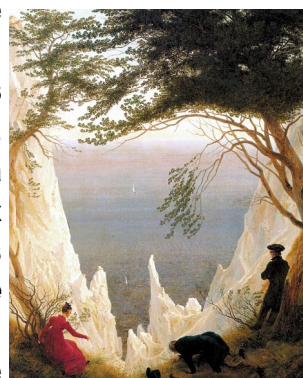


Dans son œuvre, l'homme est souvent réduit à une silhouette de dos face à l'immensité de la nature. Le voyageur contemplant une mer de nuages, campé en contre-jour sur son promontoire, contemple ce phénomène atmosphérique rendu tout en délicatesse dans une

palette propre à la lumière nordique. *Moine au bord de la mer* présente un petit personnage face à un panorama très épuré où la mer et le ciel se confondent.

Arbres noueux ou torturés – allégories de la vie humaine -- , ruines, peuplent un certain nombre de tableaux. *Les âges de la vie* est considéré comme une œuvre signature.

Que l'on ne s'imagine pas une peinture terne, monocorde. Sa palette est variée, adaptée à son sujet. Certains tableaux sont éclatants de couleurs comme *Les falaises de craie de l'île de Rügen*.



A noter la place particulière et inhabituelle faite aux femmes. Davantage présentes à partir de son mariage – *Femme à la fenêtre*, *Femme à la plage de Regent*, *Femme au soleil couchant* -- elles sont toujours représentées positivement. Ainsi dans *Pèlerinage au soleil couchant*, c'est la femme qui guide l'homme vers Dieu tout en haut de la montagne.

Comme bien d'autres, Friedrich a été oublié dès après sa mort. Si l'on sait que Max Ernst s'est intéressé à sa peinture, il a fallu attendre l'exposition de 1972 à Londres pour que ce peintre majeur du romantisme mystique, aux œuvres d'un grand esthétisme, sorte de l'oubli.

Hélène Gravelet

LES BALLETS RUSSES

**Conférence de Katharina de Vaucorbeil
18 décembre 2024**

Si l'évocation des *Ballets russes* exhale à la fois des parfums de Belle Epoque, d'évolution esthétique, voire de scandale, ils sont indissociables de leur créateur Sergeï Diaghilev (1872-1929), un personnage haut en couleur.

Issu de la petite noblesse russe sans fortune, petit-neveu par alliance de Tchaïkovsky, il a été très tôt initié à la musique, à l'opéra, au ballet. Il a échoué à faire une carrière de ténor. Qu'à cela ne tienne, il se mettra au service des artistes et fera connaître les talents russes à Paris qui, à cette époque, aime tous les esprits.

Son indigence l'empêche hélas de monter des opéras tel *Eugène Onéguine* mais, en 1908, il chaperonne le chanteur lyrique Chaliapine qui sera adulé dans la capitale. Cependant, comme il faut vivre, Diaghilev accepte une sinécure administrative : éditer l'annuaire des théâtres impériaux. Homme entreprenant, débrouillard, il tire rapidement parti de cet accès inespéré aux plus grands artistes russes. Il n'a pas grand-chose à leur offrir sinon sortir du carcan de l'académisme et se produire à Paris. Bien que la vie quotidienne soit précaire, certains parmi les plus grands noms du corps de ballet de St Pétersbourg accep-



tent, pendant leurs congés, de tenter cette aventure. On pense à Anna Pavlova, Nijinsky, Massine.

Dès 1909, de courts ballets sont présentés aux Parisiens.

Certains font un triomphe, d'autres sont entourés d'un relent de scandale. Dans cette entreprise, Diaghilev est secondé par des amis d'enfance, en particulier Bakst qui crée costumes et décors. Minimalistes ou spectaculaires, ils dévoilent un Orient de pacotille qui charme les spectateurs.

A leur demande, il y aura la période des *Ballets russes*. Sont donnés *L'oiseau de feu*, une vieille légende, *Petrouchka* et les tribulations de ce pantin, *Shéhérazade* qui voit Nijinsky enduit de gouache marine et scintillant d'éclats dorés, *L'après-midi d'un faune*, *Le Sacre du printemps* avec les rites chamaniques des vieux Slaves, le scandale absolu.



C'est l'avènement de la danse moderne, des chorégraphies révolutionnaires dans lesquelles le danseur n'est plus seulement faire-valoir ou porteur mais tient le premier rôle sur scène. Des compositeurs russes ou français collaborent : Stravinsky, Prokofiev ... Debussy, Ravel. Des peintres présents à Paris apportent leur touche personnelle : Picasso, Miro, Max Ernst, Cocteau, Derain ...

Quelque peu en déclin pendant la Première Guerre mondiale, les *Ballets russes* ne survivent pas à la mort de leur créateur. Se pose alors la question de la transmission de son héritage. Faute d'archives relatives à cette aventure hors du commun, ceux qui possèdent le savoir sont particulièrement sollicités. En devenant son directeur en 1958, Serge Lifar, dernier chorégraphe de Diaghilev, a transmis à l'Opéra de Paris un répertoire d'une exceptionnelle richesse. Le savoir de Georges Balanchine a bénéficié au New-York City Ballet. Ida Rubinstein a fondé sa propre compagnie. Tous ces passeurs ont joué un rôle capital dans la transmission de la modernité en danse.

A cette époque, la propriété intellectuelle n'est pas protégée. Les réalisations des costumiers et décorateurs ont été largement pillées depuis. C'est une autre manière de représenter la postérité d'un phénomène aussi unique que capital dans l'évolution – nous dirons des arts—puisque Diaghilev avait à cœur de décloisonner décoration, argument, musique, chorégraphie et danse.

H G

L'ÉMIGRATION RUSSE

**Conférence de Katharina de Vaucorbeil
19 février 2025**

Ce travail de mémoire fait référence à trois ouvrages : *Soixante-dix ans d'émigration russe, 1919-1989* de Nikita Struve, *Les Russes à Paris* d'Hélène Ménégaldo et *Les Russes blancs* d'Alexandre Jevakhoff. Tout au long de son intervention, la conférencière cite de multiples anecdotes, parcours de vie et témoignages ... jusqu'à nous confier ses propres souvenirs d'enfance.

L'appellation « blanc » désigne tout d'abord les combattants adversaires des bolcheviques lors de la guerre civile qui suit la révolution de 1917, pour la raison simple qu'ils arborent un brassard blanc puis, par extension, tous les émigrés russes. Défaits dès avril 1919, 280 000 personnes, des militaires pour la plupart s'embarquent à Odessa, Sébastopol. La Pologne, les Etats baltes et Vladivostok sont d'autres voies de passage. Au total, un million

et demi à deux millions de personnes fuient la Russie. Les bolcheviques les privent de leur nationalité. Ils n'emportent que la terre de leur patrie à la semelle de leurs souliers. Nansen, 1^{er} haut-commissaire de la SDN leur permet d'avoir un passeport. Ces émigrés espèrent retourner dans leur pays. Ils se définissent comme la Russie en exil.



Après Berlin, la Bulgarie et la Tchécoslovaquie, ils arrivent massivement en France à partir de 1922. Une véritable « Russie-sur-Seine » se constitue à partir de la forte présence des émigrés dans plusieurs arrondissements de Paris et sa banlieue : des aristocrates, beaucoup d'étudiants, des artistes (Chagall, Zadkine, Soutine ...), des artisans. Rue Daru, on construit une cathédrale orthodoxe russe. En littérature, avec les ballets de Diaghilev, la Russie est à la mode. Le déclassement des 45 000 Russes blancs présents en 1922 est raconté dans des romans à succès. Kessel diffuse l'image de princes, de princesses et de généraux contraints d'effectuer les plus basses besognes pour survivre.

Tous convaincus que leur exil ne durera pas, l'essentiel est de garder sa dignité à tout prix, surtout ne pas tomber dans la prostitution (action de Mère Marie Skobtzov). On cite le cas de l'amiral Behrens qui fut commandant suprême de la flotte russe, réduit à fabriquer de la maroquinerie et des jouets en bois. Les usines automobiles ont surtout employé des Russes du XVe, d'Auteuil et de « Billankoursk ». Les grandes maisons de couture comme Chanel procurent du travail en chambre aux épouses et aux filles de Russes blancs.

Le prince Youssouppoff et son épouse créent la maison Irfé et font travailler leurs compatriotes. Beaucoup de Tsiganes ont suivi les familles qui les employaient et les cabarets russes se multiplient à Pigalle.



On peut évaluer à plus de 3 000 les chauffeurs de taxi, bien placés pour rapporter les nouvelles à leur communauté.

Au départ, les Français éprouvent une indéniable sympathie pour les Russes blancs mais, avec la crise économique et le chômage, la situation évolue, et on les considère parfois comme indésirables, d'autant qu'ils n'ont pas envie de s'intégrer, ont tendance à vivre repliés sur eux-mêmes, ne parlent souvent pas français, excepté quelques phrases de la vie courante. Il y a peu de naturalisations. Le cas de Lev Tarassov qui francise son nom en Henri Troyat reste très marginal. Ils s'efforcent de préserver leur religion et leur culture. Des églises sont construites et deviennent des lieux de rencontre. Des écoles transmettent la langue. En 1923, ils choisissent comme fête nationale le 8 juin, jour de la naissance de Pouchkine. En 1933, lorsque Bounine reçoit le Nobel de littérature pour son œuvre en russe, c'est jour de liesse.

Comme le note A Jevakhoff, « les Russes blancs vivent une existence dédoublée, une vie formelle française et une autre réelle, russe ».

A P

VISITE DU CIMETIERE RUSSE DE SAINTE-GENEVIEVE-DES-BOIS

12 décembre 2024

Ce cimetière communal boisé de pins, de bouleaux et de sapins est dû au hasard et aux circonstances résultant de la révolution bolchevique de 1917. C'est la plus grande nécropole russe en dehors de la Russie, avec plus de 5200 tombes. Elles sont pour la plupart surmontées de la croix orthodoxe caractérisée par une traverse supérieure et une traverse en biais à la base.

A proximité, l'église orthodoxe de la Dormition de la Mère de Dieu fut bâtie en 1939. Elle est l'œuvre de l'architecte Albert Benois, descendant d'une famille de collectionneurs. Il adopta le style de Novgorod du XVe siècle : édifice blanc de plan carré, découpé de fenêtres étroites, surmonté d'un toit vert symbolisant la terre et coiffé d'une coupole bleue suggérant le ciel, portant une croix orthodoxe dorée à huit branches.

Les premières personnes inhumées dans le « carré russe » habitaient la Maison russe de Sainte-Geneviève-des-Bois qui accueillait les émigrés « blancs » âgés. Au fil des années, on y enterra beaucoup de Russes décédés à Paris ou ailleurs en France.

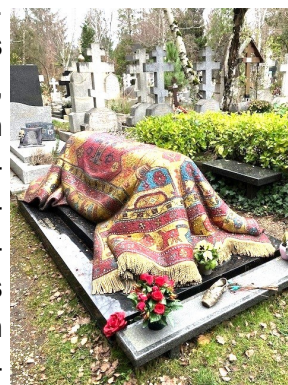
Ainsi de nombreuses personnalités y ont leur dernière demeure. Nous les découvrons en parcourant les allées. La première est la chapelle de la princesse Hagon-dokoff. *La Circassienne* de Guillemette de Sairigné raconte sa vie rocambolesque de fille de général-commandant en chef, fuyant la révolution par la Chine, mannequin chez Chanel, héritière d'un milliardaire américain et résistante.



Deux princes de la famille des Romanov, arrière-petits-fils de Nicolas 1^{er}, les grands-ducs Gabriel et André, sont inhumés ici. On note d'autres membres de la noblesse russe comme le prince Felix Youssoupov et les siens.

On découvre aussi les sépultures d'un certain nombre de personnes qui ont connu la célébrité : l'écrivain d'histoire Merejkovsky, Bounine prix Nobel de littérature, le peintre impressionniste Korovine, le sculpteur Stelletsy, le grand danseur et chorégraphe Serge Lifar. La tombe de Rudolf Noureev recouverte d'une mosaïque représentant un tapis, rappelle ses origines tatars.

Fausant compagnie à ses gardes à l'aéroport du Bourget, il demanda l'asile politique en France. Après une carrière internationale, il fut nommé directeur du ballet de l'Opéra de Paris. Considéré comme le plus grand danseur classique de son temps, il a marqué de son empreinte cette discipline artistique.



Nous passons aussi devant la tombe de la famille Poliakov. Issues de la petite noblesse provinciale, les deux sœurs, Tatiana et Militza, étaient plus connues sous leurs noms d'actrices, respectivement Odile Versois et Hélène Vallier.

Nous avons vu plusieurs carrés militaires dont celui de la légion étrangère où figure la sépulture du général Pechkoff, fils adoptif de Gorki. Un monument et des tombes rappellent le souvenir des Russes tombés au combat ou morts en déportation pendant la Seconde Guerre mondiale. Nous remarquons la plaque du souvenir de Marie Skobtsov, moniale, poète, artiste et résistante exécutée par les nazis dans le camp de Ravensbrück.

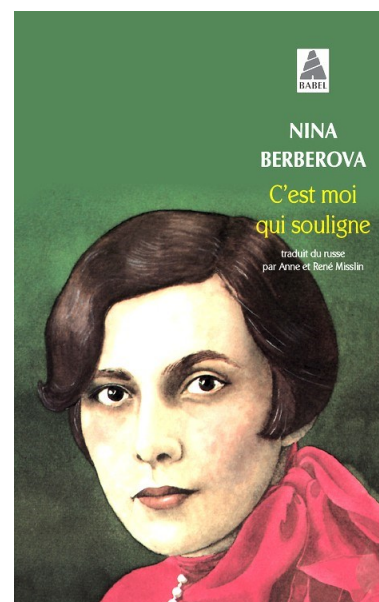
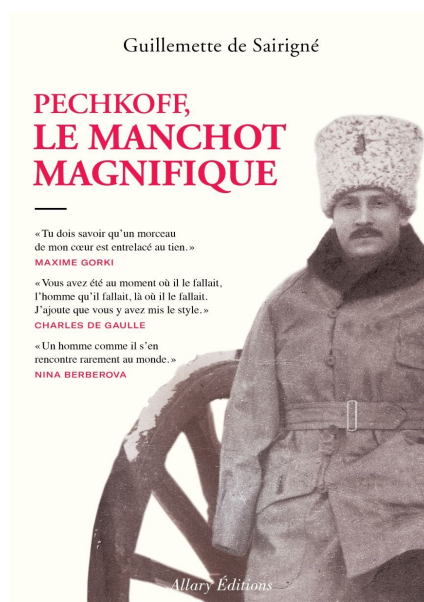
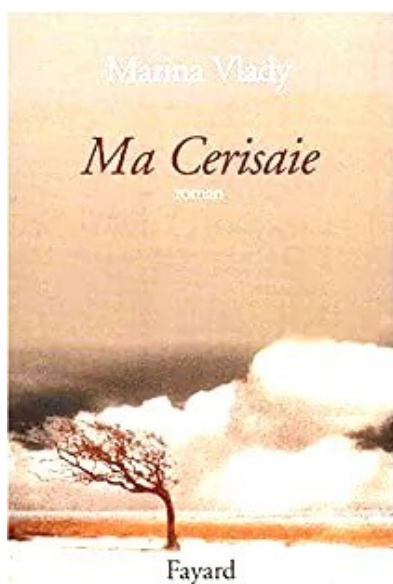
Un comité d'entretien des sépultures orthodoxes russes s'occupe des tombes des familles qui y cotisent. En 2000, Vladimir Poutine avait visité le cimetière. A partir de 2005, la Russie avait pris en charge les frais de renouvellement des concessions lorsqu'il n'y avait plus de descendants. Un grand projet de restauration du cimetière avait été élaboré par l'Etat russe mais depuis l'épidémie de covid 19 et la guerre en Ukraine, tout est stoppé et beaucoup de tombes se dégradent.

Ce cimetière demeure un important lieu de mémoire de l'émigration russe en France.

A P

PETITE BIBLIOTHEQUE SUR LE THEME DES EMIGRES RUSSES

La vie quotidienne des immigrés en France de 1919 à nos jours – Jean Anglade – Hachette 1998
C'est moi qui souligne – Nina Berberova – Actes Sud 1989
Chroniques de Billankoursk – Nina Berberova - Actes Sud
La France des Romanov – Cyrille Boulay – Perrin
Les enfants de l'exil, récits d'écoliers après la Révolution de 1917 – Catherine Gousseff et Anna Sossinskaïa – Bayard 2005
Les Russes blancs – Alexandre Jevakhoff – Tallandier 2007
Les Russes à Paris 1919-1939 – Hélène Menegaldo - Autrement 1998
La Joie-Souffrance (roman) – Zoé Oldenbourg – Folio
La louve blanche (roman) – Theresa Revay – Pocket
La Circassienne (biographie de Gali Hagondokoff) – Guillemette de Sairigné – Ed R. Laffont
Le manchot magnifique (biographie de Zinovi Pechkov) – Guillemette de Sairigné - Allary
Soixante-dix ans d'émigration russe – Nikita Struve – Fayard 1996
Ma cerisaie – Marina Vlady – Poche
Une poignée de gens – Anne Wiazemsky - Gallimard
Aux quatre coins du monde – Anne Wiazemsky



Siège social : Maison des Associations 28 rue Gambon 18000 Bourges

Tél : 02 48 16 09 05 Courriel : amis.musees.bourges@gmx.fr Site Web : amis-musees-bourges.fr

Comité de rédaction : Hélène Gravelet (coordination), Christiane Gaudard (mise en page)

Laurent Martin-Saint-Léon, Philippe Picard, Pierrette Tisserand